

MEMORIAL

— DES —

NOCES D'OR

DE SA GRANDEUR

MGR L. F. LAFLÈCHE

EVEQUE DES TROIS-RIVIERES



TROIS-RIVIÈRES

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DU "TRIFLUVIEN."

1894



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



SA GRANDEUR MGR LS. FRs. LAFLÈCHE
ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L. F. LAFLECHE

EVEQUE DES TROIS-RIVIERES

PRELAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

Pour le Cinquantième Anniversaire de son Sacerdoce

* 22 MAI 1894 *

LE TRIFLUVIEN

MONSEIGNEUR,



DE nos jours, où l'homme de lettres rencontre sur son chemin tant de sentiers poudreux, tant de voies tortueuses, quel bonheur pour lui d'entrevoir au détour de la route, une de ces pierres milliaires portant une date d'or, reflet d'une noble carrière.

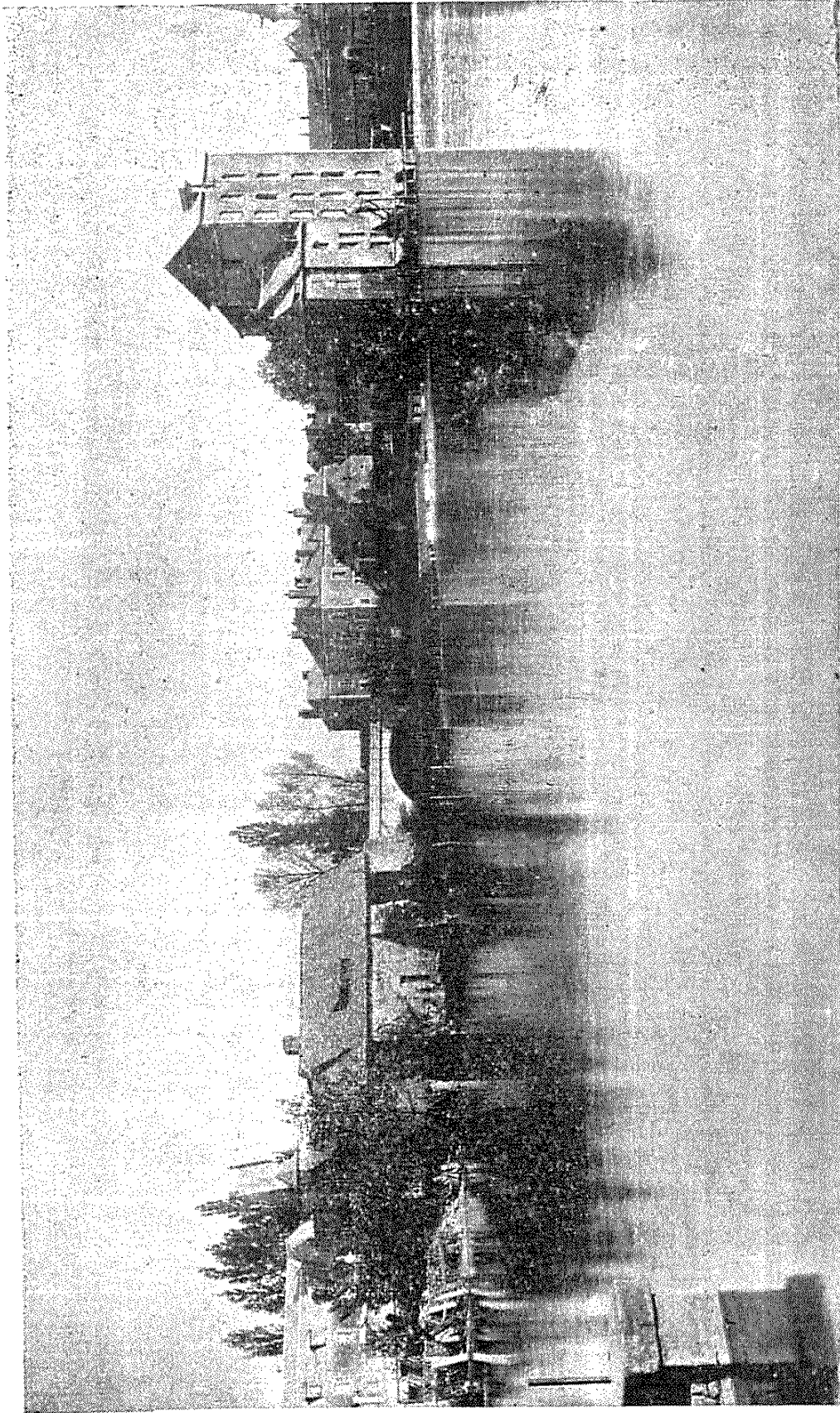
Le *Trifluvien* né d'une pensée chrétienne, vivant à l'ombre de votre houlette pastorale, a la joie, en regardant le phare d'où étincelle votre parole vigilante et lumineuse, de suivre la vérité, d'obéir à l'honneur, de louer dans son évêque la plus suave des magnanimités unie à la fermeté la plus virile.

Vous avez aimé votre Eglise de cet amour fort et désintéressé qui fait taire tout sentiment personnel. Cette force dans l'action, cette ardeur dans la lutte, cette félicité du bon combat que l'on admire à juste titre dans notre évêque, ces vertus apostoliques, elles vous ont été communiquées, Monseigneur, au jour de votre ordination, lorsque, il y a 50 ans, l'archevêque de Québec, Monseigneur Turgeon, vous fit " l'Oint du Seigneur. " L'Esprit d'amour vous en ménageait une part plus large à l'heure où vous avez reçu la plénitude du sacerdoce.

Vos diocésains conservent entre mille souvenirs bénis, une réminiscence bien consolante : C'est dans la ville éternelle que vous avez appris que vous deveniez l'Ange du diocèse des Trois-Rivières ; c'est sur le tombeau des saints apôtres, à la Confession de St-Pierre, au roc de l'Eglise romaine que vous avez noué le premier anneau des liens de votre paternité sur nous, et vous y êtes resté étroitement rivé pendant une longue et laborieuse carrière, bénissant toujours à l'heure de l'épreuve comme à celle de la consolation, la main de son Chef immortel.

Avec les honneurs et les joies de votre jubilé épiscopal, avec les acclamations et les triomphes de vos nocés d'or sacerdotales, votre épiscopat se prolonge et se prolongera bien longtemps encore ; car, l'exemple que vous donnez sera légué au siècle futur, vous resterez le perpétuel modèle du Bon Pasteur éloignant de la bergerie le loup ravisseur. L'histoire dira aussi votre fermeté, vos amitiés fidèles. Quel est le frère dans l'épiscopat qui vous ait en vain demandé son appui ? Quelle est la bonne œuvre que vous n'avez secondée ? Et à l'heure actuelle, si une larme brille dans vos yeux, c'est que vous pleurez sur ce Nord Ouest, où un ami de cœur défend son Eglise persécutée : aussi, parmi les vœux que nous déposons en ce jour à vos pieds, nous mentionnons tout particulièrement celui que vous puissiez bientôt voir cette belle chrétienté rendue pacifiquement à ses religieuses destinées.

Pour cadeau, permettez-nous de vous offrir le don de notre obéissance la plus entière et la plus filiale ; comme par le passé, vos douleurs et vos joies seront les nôtres, et, votre parole, le mot d'ordre qui sera notre guide et qui nous permettra de propager vos enseignements.



LA VILLE DE LA FLÈCHE.

LA VILLE DE LA FLÈCHE.

C'est le propre de l'Eglise de renouer toujours le présent au passé. Pour elle, la religion des souvenirs se confond avec le sentiment de la justice.

(MGR PIB).



L est doux pour des enfants, au jour de la fête d'un père, de revenir avec lui sur des souvenirs de famille. A l'heure donc où Mgr l'évêque des Trois-Rivières, au milieu d'un véritable concert de louanges, célèbre avec allégresse le 50e anniversaire de son sacerdoce, il nous paraît intéressant de soulever un peu le voile du passé, et d'aller faire un petit pèlerinage dans le pays d'origine des ancêtres de Sa Grandeur.

Vers 1670, Pierre Richer, premier ancêtre du nom en ce pays, quitte LaFlèche, sa ville natale, pour venir implanter dans le sol vierge du Canada une tige remplie d'une sève vigoureuse. La tige est devenue un arbre robuste portant au loin ses rameaux protecteurs. Et l'un de ces rameaux plus grand et plus fort que les autres, ravit même aujourd'hui nos yeux par des fruits d'or.

La ville de LaFlèche doit son nom, selon quelques auteurs, à la forme de la ville, selon quelques autres, à une flèche très élevée qui se trouvait sur sa principale église. Sa situation sur la rive droite du Loir est bien belle ; elle se trouve à 24 milles au sud-ouest du Mans, dans le département de la Sarthe. Elle ne fut d'abord qu'une simple châtelanie, puis acquit le titre de baronnie, vers le XIVe siècle, et devint ensuite le chef-lieu du duché pairie de Beaumont, érigé par François

Ier, en faveur de François d'Alençon. Elle se vit gouvernée par onze maisons différentes, y compris la couronne ; ce sont celles

DE BEAUGENAY,
 D'ANJOU,
 DE BEAUMONT,
 DE BEAUMONT BRIENNE,
 DE CHAMAILLARD,
 D'ALENÇON,
 DE BOURBON,
 DE FOUQUET,
 DE CHAMPAGNE,
 DE CHOISEUL PRASLIN.

La Flèche compte parmi ses seigneurs Geoffroy Plantagenet devenu Henri II d'Angleterre, Richard Cœur de Lion et Jean Sans Terre. Après celui-ci, la seigneurie de La Flèche ayant été confisquée avec les autres domaines de ce prince par Philippe Auguste, fut, croit-on, donnée par lui à Raoul III de Beaumont, et fut de nouveau réunie à la couronne sous Henri IV.

Au Xe siècle, cette ville jouissait d'un certain éclat ; elle était une des principales cités de la Province, et possédait une forteresse redoutable dont on voit encore les restes au milieu du Loir. Mais au XIVE siècle, elle déchut considérablement, et ne se releva que par les soins de Guillaume Fouquet, marquis de la Varenne qui obtint, en 1603, de la munificence de Henri IV des dons considérables, en faveur de l'établissement d'un collège de Jésuites dans cette ville. Pourvu de nombreux professeurs, cet asile de science acquit une réputation si brillante qu'on y vit affluer des élèves, de toutes les parties du monde : des Américains, des Tartares, des Russes et même des Chinois ; il comptait, au milieu du XVIIIe siècle, 120 Jésuites et 1000 écoliers.

Ce fut dans la chapelle de cet établissement que furent déposés,

dans une boîte en plomb doré, les cœurs d'Henri IV et de Marie de Médicis, le roi et la reine ayant exprimé ce désir avant leur mort.

Après l'expulsion des Jésuites, en 1762, Louis XV transforma le collège en école militaire secondaire pour les fils de gentilshommes et de chevaliers de St. Louis. En 1808, Napoléon en fit le Prytanée militaire de St. Cyr. La bibliothèque est riche de 20,000 volumes.

Pendant ses phases successives, ce collège compta parmi ses écoliers les plus illustres : François Laval de Montmorency — 1631 à 1637 — qui y reçut la tonsure cléricale, à l'âge de neuf ans, et qui devint le premier évêque de la Nouvelle France. De 1604 à 1612, René Descartes y puisait dans une grande application à l'étude, ce goût des hautes sciences qui en ont fait un philosophe à la fière devise : " Pense par toi-même et ne juge rien sur parole. "

Descartes a toujours conservé le meilleur souvenir des jours passés dans son *Alma Mater* ; il en fait l'éloge dans ses œuvres. Il fut l'un des 24 gentilshommes chargés d'aller recevoir le cœur du monarque assassiné.

Mgr de Pontbriand, sixième évêque de Québec, qui séjourna longtemps aux Trois-Rivières, pour reconstruire le monastère des Ursulines incendié en 1752, avait étudié au collège de La Flèche.

Aux noms du philosophe et des deux évêques viennent s'associer celui d'un chancelier de France, Voisin ; du maréchal de Guébriand, du Prince Eugène de Savoie, qu'on nommait dans son enfance le *petit abbé de cour*, arrière-neveu du cardinal Mazarin, dont la vieille réputation de gloire militaire devait être cimentée de dix-sept victoires.

Le comte de Rohan Poldrec, grand maître de l'ordre de Malte, l'avocat général Séguier, le conseiller Pasquier, les deux frères Talleyrand de Périgord, l'un, archevêque de Bordeaux, l'autre, père de l'évêque d'Autun, firent leurs études au collège de La Flèche. Enfin, les frères Chappe y tentèrent les premières expériences du télégraphe inventé par l'aîné d'entre eux. M. l'abbé Urbain Orfroy que la révolution amena sur nos rives et qui fut curé des Trois-Rivières de 1812 à 1819, était un enfant de La Flèche.

Foulques-le-Rechin prit La Flèche d'assaut, vers 1090 ; le connétable de Richemont s'en empara en 1426 ; les Vendéens y entrèrent en 1793. C'est à l'époque de la révolution que la ville perdit ses registres. On en fit un amas sur la place Henri IV et on y mit le feu. Ce dernier détail fut donné à Mgr Laflèche dans une visite qu'il fit à la patrie de ses ancêtres, au retour de l'un de ses voyages à la Ville éternelle.

En 1799, les chouans firent d'inutiles efforts pour se rendre maîtres de La Flèche.

Terminons par un beau souvenir. C'est un de ses fils, Jérôme le Royer de la Dauversière, pieux laïque engagé dans l'état du mariage, qui fut choisi par le ciel pour fonder l'institut des Hospitalières de La Flèche. Ces dignes religieuses, sous la protection de saint Joseph, établirent l'Hôtel-Dieu de Montréal ; après deux siècles et demi, le nom de M. de la Dauversière est encore en bénédiction dans cet institut, l'une des gloires du Canada.

La Flèche enchâssée dans un charmant vallon qu'entourent de riants coteaux et de riches vignobles, compte aujourd'hui 9,424 habitants. Ses promenades plantées d'ormes qui mirent leurs têtes altières dans les eaux limpides du Loir, sont remarquablement belles. Parmi les édifices les plus remarquables se trouvent l'église St-Thomas, la prison et l'hôpital.

Ses maisons sont bien bâties, les rues larges et spacieuses, les parcs superbes, les points de vue ravissants. Près du pont, on voit encore les ruines d'un ancien château.

Sainte Anne de la Pérade est le lieu natal de Sa Grandeur Mgr Laflèche. Cette paroisse, l'une des plus anciennes de la colonie, célèbre par son beau site, et par le grand nombre d'hommes éminents et distingués qu'elle a donnés à la patrie, offrait un vaste et beau champ à la plume de son historien. Il est resté jusqu'ici inexploré, mais à l'occasion des noces d'or, on en a remué quelque peu la terre, en secouant

la poussière des vieux parchemins et des registres. Les notes amassées, confiées au sillon, promettent une abondante récolte. Cette monographie qui sera offerte à S. G., en souvenir de son jubilé sacerdotal est en préparation ; mais les lecteurs du *Mémorial* peuvent en parcourir dès aujourd'hui les premières pages.



SAINTE-ANNE DE LA PERADE

SA PREMIERE CHAPELLE.

Le culte du passé, c'est le mémorial de la famille,
le blason de la chaumière, la gloire du foyer.
C'est aux jours du repos la légende qui édifie, le
conte qui récréé, la chanson qui fait rire.

(XAVIER MARMIER.)



LE 8 novembre 1654 était un jour de liesse pour les 153 habitants du fort des Trois-Rivières, si l'on en croit le chœur des Montagnards.

“ Car un baptême, c'est une fête.

“ Pour les parents, pour les amis. ”

On n'y comptait alors que 38 ménages, et le Seigneur venait de bénir l'un de ces foyers chrétiens par la naissance de deux frères jumeaux : les petits Volant de Saint-Claude.

Le R. P. Garreau, jésuite, future victime de la férocité de l'Iroquois, a baptisé les deux enfants sous le nom de Pierre et de Claude. Les parrains ont été le gouverneur Boucher et le sieur Boulanger de Saint-Pierre.

La jeune mère, Françoise Radisson, est parente des Kertk.

Lorsque les fils de Claude Volant eurent atteint leur quatorzième année, nous les rencontrons à Québec, premiers élèves du Séminaire que Mgr de Laval vient de fonder. Nos diligents petits trifluviens

poursuivent avec ardeur et constance, la main dans la main, leurs études classiques et théologiques ; le 17 septembre 1678, Mgr de Québec leur confère les Saints Ordres.

Revenez, vaillants apôtres, dans le gouvernement des Trois-Rivières, un vaste champ s'ouvre ici à votre zèle. Disséminés sur les rives de notre beau fleuve, de vaillants colons appellent le missionnaire.

Les fervents ministres du Seigneur sont à l'œuvre. Les deux messieurs Volant furent successivement desservants de Sainte-Anne. Le premier baptême inscrit au registre de la paroisse, à la date du 8 janvier 1681, a été fait par M. Pierre Volant ; l'enfant baptisée est " Marie Angélique, fille de Moïse Faure et de Marie Lépine. Le " parrain a été Mathurin Gouin, (1) habitant de Ste-Anne, et la mar-
" raine, Marguerite Denis, veuve de M. de la Nouguerre, Dame d'une
" partie de la Seigneurie de Sainte-Anne. "

Onze ans auparavant, en 1670, le premier habitant du lieu, Pierre Gamelin, s'établissait sur la terre, aujourd'hui propriété de MM. P. George Beaudry, Ludger Jolin, George Bigué, Wilfred Godin et l'Hon. J. J. Ross.

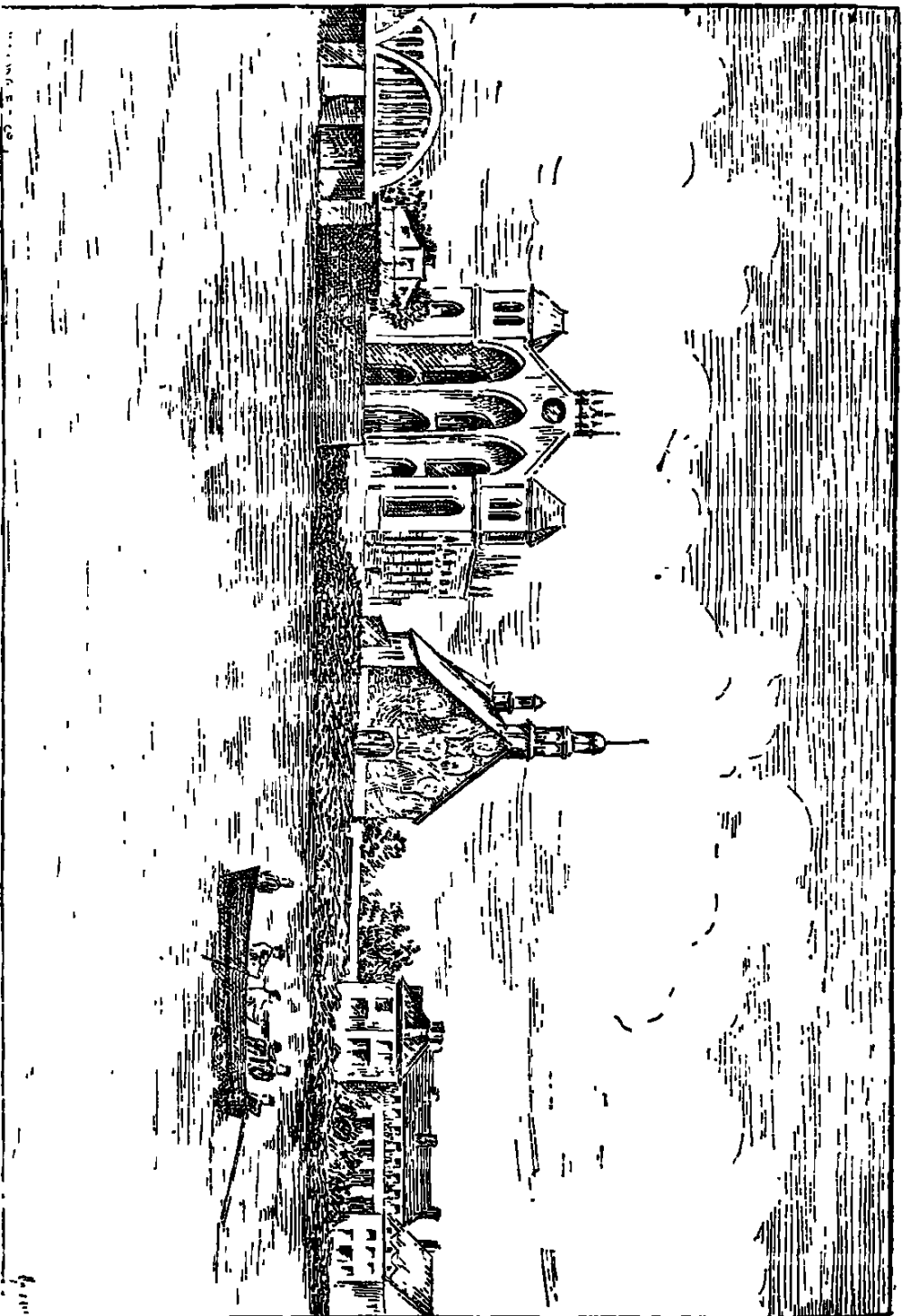
Avant de voir les colons à l'œuvre, défrichant le sol, faisant la traite, maniant le fusil, faisons une visite à la rustique chapelle en bois rond.

En quel endroit le missionnaire offre-t il la Victime sainte ? Quel est le foyer où toute cette belle nature : forêts vierges, terres fertiles, cieux d'azur, eaux limpides, se rassemblent en un faisceau pour se refléter vers Dieu, à la voix de son ministre ? En quel lieu, les âmes viennent-elles puiser à l'autel eucharistique cette vie surnaturelle qui leur communiquera tous les dons, toutes les influences célestes ?

Les anciens nous répondent :

A trois arpents du commencement de la commune, vers l'ouest, à huit arpents du manoir seigneurial, en s'avançant un peu dans les terres, les premiers habitants de Ste-Anne érigèrent une chapelle, sous le

(1) Un des ancêtres paternels de Mgr Laflèche.



ANCIENNE ÉGLISE DE STE-ANNE, PHOTOGRAPHIÉE AU
MOMENT D'ÊTRE DÉMOLIE.

vocable de Saint-Nicolas. Des ruines encore visibles confirment la tradition.

Les Israélites marquaient par un monument les endroits du désert où ils avaient offert un sacrifice au Seigneur. Si nous ne pouvons toujours honorer par les exercices du culte, les lieux où nos pères adoraient, du moins que ce coin de terre bénie nous soit toujours cher ! Et toi, petite chapelle de Saint-Nicolas, tu n'es pas la moindre entre les églises de Sainte-Anne... En l'année où nous ouvrons l'histoire de cette paroisse, 1681, Mgr de Laval y est attendu pour sa visite pastorale. L'évêque sexagénaire voyage en canot d'écorce accompagné de M. de Maizerets, supérieur du nouveau grand séminaire de Québec. Elle vogue bien la nacelle de Monseigneur. Voyons quelle agilité. Le 11 juillet, Sa Grandeur donne la confirmation à Varennes et à Longueuil ; le 12, à Lavaltrie ; le 14, à Nicolet ; le 15, à Bécancourt ; le 16, à Gentilly ; le 17, à Sainte-Anne de la Pérade.

Cette paroisse ne comptait pas encore 100 communiant ; elle était pourtant avec Longueuil, l'un des endroits les plus importants parmi ceux que nous venons de mentionner. Le saint fondateur de l'église du Canada vient encourager et bénir ses ouailles. Il les trouve dans une grande pauvreté, surtout pour tout ce qui regarde le service du culte ; mais il sait quels obstacles ces courageux colons ont eu à surmonter pour s'emparer du sol ; il les loue de leur énergie, stimule leur ardeur ; et dans cette apparition rapide et fugitive, il verse sur ces nouvelles terres, sur cette nature si variée : arbres, moissons, plaines, vallées, la pluie de la parole, le rayon de la grâce. Ces bons cultivateurs comprennent que le passage de leur évêque, c'est le germe de la foi jeté dans leur sillon.

La visite commencée le 17 juillet se terminait le 19. Il nous semble voir par un de ces jours ensoleillés, à l'ombre d'une touffe d'arbres, un groupe de braves et religieux colons agenouillés sur le rivage. De son canot Monseigneur les bénit une dernière fois, et l'aviron fendait l'onde limpide dirige l'esquif vers Deschambault. Pendant que la foule pieuse suit du regard le prélat qui s'éloigne, revenons vers le manoir seigneurial.

AU MANOIR.

Un nid sous le feuillage,
Un manoir dans le bois.

(VICTOR HUGO : " Les Rêves.")

NOMMER Thomas Xavier Tarieu de Lanaudière, Sieur de la Pérade, c'est citer un nom honoré, une mémoire enrichie de beaux états de service militaire. Louis XIV les reconnut par la concession d'une terre qui fut le noyau de la belle paroisse de Sainte-Anne. Un des compagnons d'armes de M. de la Pérade, Edmond de Suève fut son co-seigneur. Dans l'acte de concession du 29 octobre 1672, Talon leur alloue " l'éten-
due de terre qui se trouve sur le fleuve Saint-Laurent au lieu dit " Les Grondines " depuis celles appartenantes aux religieuses de " l'Hôpital jusqu'à la rivière Sainte-Anne, sur une lieue de profondeur " avec la quantité de terre qu'ils ont acquise du Sieur Pierre Gamelin, " par contrat du 9 sept. 1670. "

Deux ans plus tard, M. de la Pérade unissait son sort à Marguerite Renée Denis de la Ronde. Il ne pouvait contracter une plus noble alliance.

Simon Denis, *honorabile homme*, grand père de Marguerite, avait quitté la Touraine, avec sa famille, pour évangéliser les sauvages de la Nouvelle-France. Jamais la colonie ne compta à son service de bras plus vigoureux, ni de plus beaux caractères. De 1636 à 1670, nos champs de bataille sont les arènes où le sang des Denis jaillit de plus

de soixante blessures. La croix des braves orne leurs poitrines ; à leur approche, l'Iroquois recule, le colonel Mark abaisse le pavillon de la fière Angleterre, en cédant Port-Royal, et, les plis ensanglantés du drapeau fleur de lis ensevelissent, en 1760, un De la Ronde.

Sur un autre théâtre, cette famille offre aussi au cloître et à l'autel des victimes non moins nobles.

Une des tantes de Marguerite, Gabrielle Denis, filleule de l'abbé de Queylus, fut une des fondatrices de l'Hôpital-Général de Québec. Son frère, le Rév. Père Joseph, religieux de St-François, exerça son zèle en Acadie, et revint au pays, ayant été nommé Supérieur de son Ordre au Canada. Une de ses sœurs, Catherine, se faisait religieuse hospitalière sous le nom de Sr St-Charles. Vers le même temps, Angélique et Ursule entraient dans la noble famille des Aubert de Gaspé, et Charlotte épousait le gouverneur des Trois-Rivières, Claude de Ramesay.

Marguerite Denis est une trifluvienne. Sa mère se nommait Catherine Leneuf de la Poterie ; jeune encore, elle fut envoyée aux Ursulines de Québec, où elle se plut tellement qu'elle demanda à partager les travaux de l'Ursuline. La digne Mère de l'Incarnation lui ouvrit les portes du noviciat, mais la postulante reconnut bientôt que tellè n'était pas sa voie : elle retourna dans le monde, emportant du cloître une vertu plus forte, une foi mieux éclairée. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle se maria avec M. de la Pérade.

Frontenac qui avait ce monsieur en particulière estime le nomma en 1674, gouverneur de Montréal. " Le Sauveur de la patrie " disait qu'il avait " une entière confiance en la fidélité, capacité et bonne conduite de celui qu'il appelait à ce poste éminent. " Le gouverneur-général fut toujours en bon terme avec cette famille.

Le 28 avril 1680, nous voyons qu'il est parrain avec Madame de la Pérade, d'une captive Illinoise rachetée des Outaouais.

Ce fut vers 1677 que M. de la Pérade fit commencer la construction de la partie nord-est de son manoir ; en même temps, sur une île

charmante, nommée *Ile du Large*, gracieuse corbeille de verdure déposée à l'entrée de la rivière Sainte-Anne, on voyait s'agiter au souffle de la brise, les ailes du moulin banal qui deviendra sous peu celui " de la contradiction. " Les murailles, restées presque entières jusqu'à nos jours, nous parlent de cet autre âge, les temps héroïques de la féodalité canadienne.

Cette petite oasis, ce lieu de retraite choisi par le valeureux officier du régiment de Carignan, et où il espérait couler de longs jours, fut bientôt échangé pour celui de l'éternel repos.

Sur le recensement de 1681, Madame veuve Marguerite Denys figure après Edmond Le Sueur. Elle a trois enfants âgés de 7, de 5 et de 4 ans, et trois domestiques.

L'aînée, Louise-Rose ira s'épanouir à l'ombre du tabernacle, remplissant la place laissée vacante par sa mère au Monastère des Ursulines de Québec. Pendant 59 ans, la mère Lanaudière de Ste-Catherine instruira les petites sauvagesses et les jeunes canadiennes. Louis mourut accidentellement ; il est probable qu'il se noya dans la rivière Sainte-Anne ; Pierre Thomas, noble héritier, joli garçon, vaillant officier, perpétuera la lignée d'une famille qui parfume encore de son nom et de son souvenir la paroisse de Sainte-Anne.

Aux alentours du manoir, apparaissent les établissements des censitaires. La carte cadastrale de 1685-1709 nous les montre ainsi groupés ; sur les bords du majestueux Saint-Laurent : Messieurs Rivard, Larue, Giasson, Orson, Lévêque ; sur la rive gauche de la rivière Sainte-Anne, le domaine de M. Lemoyne, puis les terres de Messieurs Larue, Rocheleau, Leduc, Vaillant, Gendron, Lenseigné, Létourneau, Gouin, Osier, Guibeau, Dumoulin, Ch. Valet ; sur la rive opposée, les habitations de Messieurs Laquerre, Merle, St-Romain, Ricar, Châtellerault, Picard, Masson, Etienne, Gouin, Baribeault, Laperle.

Le manoir de Madame de la Pérade est agréablement situé sur la pointe formée par les rivières Sainte-Anne et St-Laurent. En remon-

tant le fleuve, la Seigneuresse a pour voisins Messieurs Baril et Brisset, puis viennent les établissements de Messieurs Laffèche, Loranger, Gariépy, Courtois, Richard, Baril, Montendre, Ricard, Juneau et Trottier.



LA SEIGNEURIE STE-MARIE.

Seigneur de la Noraye et de Ste-Marie,
Seigneur de Gatineau,
Ton grand nom de chrétien révèle à la patrie
Ton titre le plus beau.

(LES URS. DE QUÉBEC.) "Souvenir du Jubilé de M. Lemoine."



HAMPLAIN dans "*Ses voyages*" s'exprime ainsi. "Le 18
" juin 1609, continuant notre chemin, nous fûmes à une
" rivière qui est fort agréable, distante du lieu de " Sainte-
" Croix, de neuf lieues, et de Québecq, 24, et l'avons
" nommée **SAINTE-MARIE**. Je fis rencontre de quelques deux ou trois
" cents sauvages, qui étaient cabanés proches d'une petite île, appelée
" S. Eloy, distante de Sainte-Marie d'une lieue et demie, et là, les
" fûmes reconnoître, et trouvasmes que c'était des nations sauvages
" appelées Ochateguins et Algoumequins qui venaient à Québecq,
" pour nous assister aux découvertures du pays des Yroquois, contre
" lesquels, ils ont guerre mortelle, n'épargnant aucune chose qui soit à
" eux."

Il nous a fait plaisir de rencontrer le Père de la Nouvelle-France, en ce petit coin de terre dont nous écrivons l'histoire. Nous étions à la recherche du parrain de la rivière Sainte-Anne. D'après le texte que nous venons de citer, il faut croire qu'après un siècle, sainte Marie abdiqua en faveur de sa Mère, et que celle que nous nous plaisons à

invoquer sous le titre de STELLA MARIS abandonna les eaux pour la terre ferme et ne se conserva qu'un tout petit coin " le fief Sainte-Marie ", laissant à Sainte-Anne, la paroisse et la rivière.

ChAMPLAIN avait trouvé la rivière " très plaisante à veoir, les terres " estant pleines d'arbres qui ressemblent à des noyers et en ont la " même odeur." Ce beau site attira l'attention de Jean Lemoyne qui eut la promesse de cette seigneurie dès 1669. Elle lui fut accordée trois ans plus tard par Talon. Cette concession comprend trois quarts de lieue de front, sur le fleuve St. Laurent, entre la Seigneurie de Batiscan et la rivière Sainte-Anne, sur une demi-lieue de profondeur.

Jean Lemoyne était proche parent des Lemoine de Longueuil dont les nobles actions, groupées en faisceaux lumineux, font l'admiration et la gloire de la patrie. Sa femme, Madeleine de Chavigny appartenait à la même famille que celle de l'illustre Madame de la Peltrie.

Le domaine passa par héritage de famille à leur fille Jeanne, qui épousa, à Batiscan, le 22 Janvier 1710, Louis Gatineau, sieur du Plessis.

En foulant le sol de cette seigneurie, nous entrons sur le domaine maternel de la famille de Louis Richer Laflèche, père de Mgr des Trois-Rivières ; et en nommant les Lemoine, nous avons atteint le premier anneau de six générations.

Louis-Joseph Gatineau, troisième seigneur de Sainte-Marie s'éprit un jour du goût des voyages ; il partit à la suite de nos hardis coureurs des bois, vécut quelques années au milieu des tribus sauvages de l'ouest et revint au pays, emmenant avec lui sa fille âgée de cinq ans, née d'une mère sauvage. La petite métisse, Marie-Anne-Joseph-Françoise Gastineau fut baptisée à Sainte-Anne, le 18 Juin 1753, et eut pour parrain M. de Rigaud, écuyer, sieur de Vaudreuil, gouverneur des Trois-Rivières, et pour marraine, sa tante, Mademoiselle Marie-Joseph Gastineau. Les curés de Sainte-Geneviève et de Batiscan, MM. Lacroix et Rouillard assistaient à la cérémonie. La filleule de Vaudreuil reçut une bonne et pieuse éducation, dans un couvent de la Congrégation de Montréal, dit la tradition, ce qui est assez probable,

vu que le monastère des Ursulines des Trois-Rivières avait été incendié et qu'on était à en relever les murs.

L'héritière du domaine Sainte-Marie épousa, le 11 Avril 1774, Augustin Boisvert. La vie s'écoulait douce et calme au champêtre castel, Madame Boisvert faisant une large place dans sa vie, à la lecture de la vie des saints, dont on voyait dans sa chambre les gros in-folios ; à côté se trouvait le crucifix, puis un tricot. Tranquille, solitaire, un peu plus peut-être que ne l'eût désiré le seigneur Boisvert, la mère de famille élevait dans cette atmosphère de piété la mère d'un futur évêque.

En continuant l'histoire de la paroisse de Sainte-Anne, nous verrons les seigneurs de Sainte-Marie prendre une part active à tout ce qui concerne le bien commun ; mais qu'il nous soit permis de dire dès maintenant, que nous les trouverons toujours heureux et paisibles, n'éprouvant aucun désagrément de la part de leurs censitaires, vivant en bonne intelligence et en rapports d'amitiés avec les maîtres du manoir voisin, ignorant les procès et faisant fleurir sous leur toit, la rose de l'aumône et de la charité.



ARBRE GENEALOGIQUE DE SA GRANDEUR MGR LAFLECHE

Pierre Richer Lafèche épousa Dorothee Brassard.
Michel Lafèche " Charlotte Pilote.
Joseph Lafèche " Marguerite Bélair Lupien.
Modeste Lafèche " Scholastique Gouin.
Louis Lafèche " Marie Anne Boisvert.

Père et Mère de Mgr Lafèche.

Mathurin Gouin épousa Madeleine Vien,
Joseph Gouin " Marguerite Roy.
Joachim Gouin " Elisabeth Rivard.
Scholastique Gouin " Modeste Lafèche.

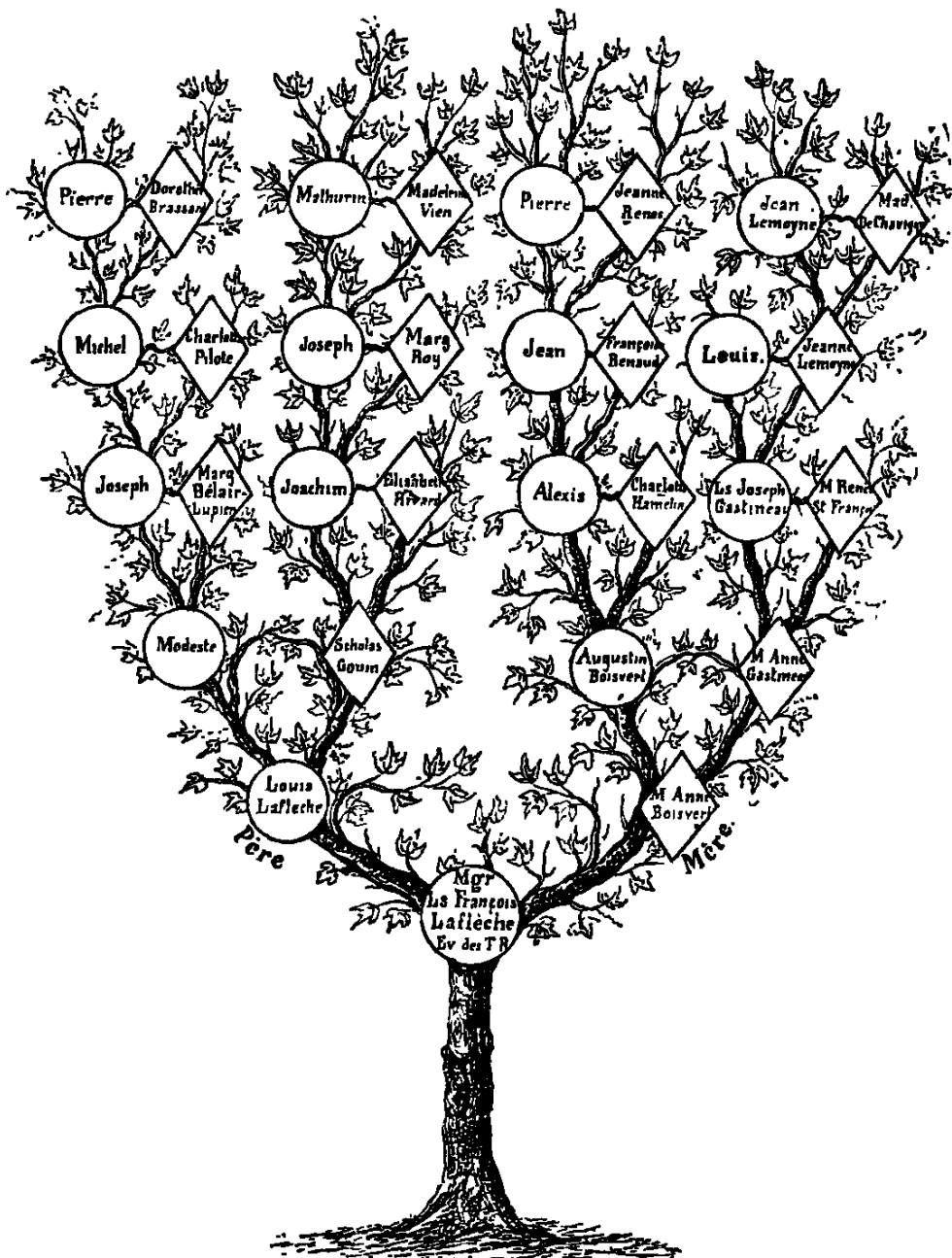
Aïeuls de Mgr Lafèche.

Pierre Boisvert épousa Jeanne Renos.
Jean Boisvert " Françoise Renaud.
Alexis Boisvert " Charlotte Hamelin.
Augustin Boisvert " Marie Anne Gastineau.

Aïeuls de Mgr Lafèche.

Jean Lemoine épousa Madeleine de Chavigny.
Jeanne Lemoine " Louis Gastineau.
Louis Joseph Gastineau " M. Renée St François.
Marie Anne Gastineau " Augustin Boisvert.

Aïeuls de Mgr Lafèche.



Généalogie de Sa Grandeur Mgr. L.F. Lafleche;
Lignée ascendante.

MGR L. FR. LAFLECHE.

Armoiries : D'argent, portant en chef une flèche de sable accompagnée des lettres L. F. L. et E. 3.-R., une champagne aux flots d'azur portant un canot de gueules avec deux avirons du même posés en sautoir.

EXERGUE : *Suaviter et fortiter.*

FRERES ET SOEURS.

I. Eléonore mariée à Uldoric Lanouette dont :

Marie-Anne Caroline.

Sophie Anne.

Marie Philomène.

Marie Elise Clarence.

Marie Anne.

Louis Uldoric.

Joseph Elzéar.

Joseph Henri.

Joseph Alfred.

Elizer.

Marie Déléna.

II. Louis Augustin.

III. Pierre Edouard.

IV. François Augustin marié à Marie Des Neiges Charest dont :

Antoine Edouard.

Marie Sara.

Marie Délina.

Clarisse.

Sophie.

Joseph Téléphore.

Louis Philippe.

Antoine Edouard.

Marie Elisabeth.

François Xavier.

Louis.

Marie Louise Eva.

V. Marie Anne mariée à Antoinette Charest, dont :

Marie Clarence.

Marie Marguerite Elise.

Marie Agnès.

Marie Florence.

Louis Honoré.

Zéphirin Edouard.

VI. Louis François, né le 4 septembre 1818, ordonné prêtre le 7 janvier 1844 ; consacré évêque sous le titre d'évêque d'Anthédon, le 25 février 1867 ; évêque des Trois-Rivières, le 30 avril 1870.

VII. Michel Archange.





LA BASILIQUE DE QUÉBEC.

LA BASILIQUE.

Quand s'accomplit le grand mystère,
Dans le silence solennel,
Son âme abandonnant la terre.
Monte avec l'encens vers le ciel.

(FOUGERAY. " La Vocation ")



MGR LAFLÈCHE fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Québec, le 7 janvier 1844, par Mgr Turgeon. A titre de souvenir, nous avons réuni quelques notes sur l'église où Sa Grandeur a reçu l'onction sacerdotale.

“ La basilique, écrit un éminent Prélat, a été renouvelée bien des fois, mais jamais complètement : c'était toujours par des agrandissements successifs, de sorte qu'il y a, dans la basilique actuelle, des parties de murs qui remontent à la première église. ”

Dès 1634, Champlain faisait construire à l'endroit où s'élève aujourd'hui le maître-autel, une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Recouvrance, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, si le Canada était rendu à son ancienne mère-patrie. Rien n'est plus touchant que le récit des fêtes militaires et religieuses qui eurent lieu à l'inauguration de la chapelle dédiée à l'Immaculée-Conception. Dès la veille, la *Relation* dit que le drapeau blanc fut arboré sur l'un des bastions du fort, le canon en porta la bonne nouvelle aux échos lointains et le lendemain, dès l'aube, l'artillerie par ses joyeuses décharges faisait honneur à la plus belle des fêtes, celle de Notre-Dame. Comme les colons des

Trois-Rivières partageaient la dévotion de leurs frères de Québec, le R. P. Lejeune étendit aussi à leur église la protection de la Vierge immaculée.

En 1640, après quelques jours d'une grande sécheresse, le feu prit à la chapelle en sapins et bien prompte fut son œuvre de destruction dans cette matière résineuse.

Sur ces ruines fut construite la première église ; elle date de l'année 1647. Mgr de Laval l'érigea en paroisse canonique en 1664, Sa Grandeur rendant compte de ses missions à Sa Sainteté parle ainsi de son église :

“ Elle est faite en forme de croix latine, construite en pierre, et a été regardée dès le commencement de la colonie comme un vaste et magnifique bâtiment. ”

Le clocher a été fait en 1684. En 1689, elle était allongée de 50 pieds.

Sous Mgr de Pontbriand, l'édifice délabré tombait en ruines, il fallut rebâtir. Les travaux furent confiés à l'ingénieur de Léry qui, satisfait de son œuvre, annonçait le 28 oct. 1748 : “ La cathédrale qui sert de paroisse sera finie le 15 du mois prochain. Elle est deux-tiers plus grande que l'ancienne ; on a trouvé une inscription dans les fondements : il y avait 96 ans qu'elle était faite... elle est faite comme celles de France avec nef, bas côtés et tribunes. ”

Dix ans plus tard, l'obus de l'ennemi ravageait le lieu saint et détruisait en quelques jours le fruit de tant d'épargnes, l'objet de tant de zèle. Après le siège, Mgr de Pontbriand pleura sur les ruines fumantes de sa cathédrale et il s'en alla mourir à soixante lieues, succombant sous le poids des maux de l'Eglise et de la patrie.

Relevée par les soins de Mgr Briand qui la fit reconstruire sur le même plan, l'église ouvrit ses portes au prélat qui y fit son entrée solennelle le 16 mars 1774, au 8e anniversaire de son sacre.

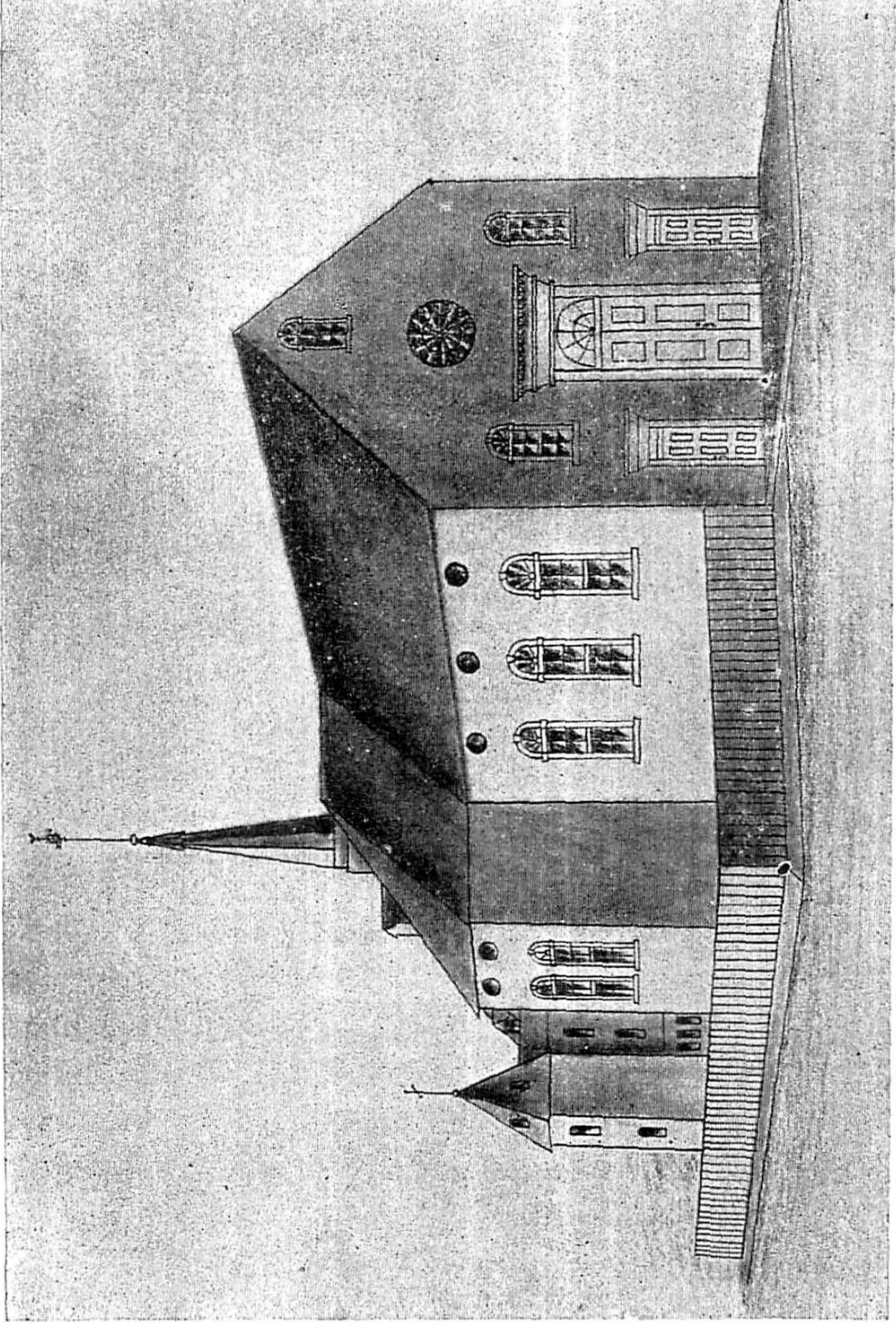
Les décorations, à l'intérieur, ont été faites au commencement du siècle. Le portail a été refait en 1843.

Il est des destinées providentielles ; pour ces âmes favorisées, nulle circonstance de leur vie n'est indifférente. Ainsi, Monseigneur Laflèche dont la carrière épiscopale fournit une si belle page aux annales de l'Eglise du Canada, reçoit l'onction sacerdotale sur les tombes des Laval et des Plessis, dans cette église métropolitaine qui résume à elle seule toute l'histoire de la nationalité canadienne-française. C'est aux pieds de ces autels que nos pères imploreraient le secours du ciel, aux jours mauvais de la colonie ; c'est là qu'ils revenaient, aux heures de la victoire, faire entendre les notes d'un triomphal *Te Deum*.

Sous les dalles de ce sanctuaire reposent huit évêques. Vous êtes-vous levées, mânes sacrées, à l'heure où Mgr Turgeon imposait les mains sur le jeune lévite ? Avez-vous demandé à Dieu pour lui, avec le prélat officiant, ces vertus mâles et viriles qui font les saints, qui sauvent un peuple ?

Nous en avons la confiance ; après un demi siècle, renouvez votre prière, et continuez à protéger celui qui comme vous est jugé digne de souffrir pour la justice ; et vous, Vierge immaculée, témoin de ses serments, veillez sur notre Pontife et notre Père, conservez-le longtemps encore à l'affection de son fidèle et reconnaissant troupeau.





L'ÉGLISE DE ST-ROCH DE QUÉBEC EN 1844.

L'ÉGLISE DE ST-ROCH.

“ Demain, je gravirai les degrés de l'autel,

“ Je tiendrai dans mes mains le fils de l'Éternel. ”

J. M.



Le lendemain de son ordination, Mgr Laflèche fut invité à chanter une grand'messe pour la propagation de la Foi, dans l'église de St-Roch de Québec, où le R. M. Zéphirin Charest, son parent, était curé depuis 1839.

Mgr O'Reilly qui avait été le confrère du nouvel élu, à Nicolet, et qui n'était son aîné, dans le sacerdoce, que de deux ans, prononça un éloquent sermon. Le prédicateur fit ressortir le zèle du missionnaire, les talents, les vertus de l'apôtre qui allait se diriger vers les missions lointaines du Nord-Ouest. Il parla avec cette forte conviction, cette chaleur d'âme que sait inspirer une amitié sincère. A la louange des deux héros, disons-le, cette bonne amitié a eu ses noces d'or et tout fait présager des noces de diamant.

Cette église de St-Roch où Monseigneur célébrait sa première messe, Sa Grandeur ne l'a jamais revue. Voici en quelques mots son histoire.

Elle sortit du grand cœur de Mgr Plessis. En 1811, M. John Mure, marchand de Québec, membre de la législature provinciale et seigneur d'une partie du faubourg St-Roch donnait à Sa Grandeur, à

cette intention, un vaste terrain. Les travaux furent aussitôt commencés. L'âme du mouvement, nous l'avons dit, c'était Mgr Plessis. Le digne évêque était noblement secondé par M. André Doucet, curé de Québec et par MM. Jean Bélanger, notaire public, Joseph Gagné, marchand de bois, Joseph Gagnon, marchand, Louis Claude Gauvreau, tanneur, Jean-Baptiste Thomas dit Bigaouette charron, et François Déléigny.

Cinq ans plus tard, un magnifique édifice s'élevait en ce quartier ; il allait être livré au culte, quand LE FEU, cet ennemi juré des Québécois ne laissa sur place que des murailles noircies, des décombres et des ruines.

Monseigneur Plessis fit aussitôt recommencer les travaux ; cependant, chacun savait quelle échancrure la construction de cette église avait faite à sa bourse. Au mois d'octobre 1818, le grand évêque avait le bonheur de faire la consécration solennelle de la nouvelle église.

Sa Grandeur revint bien souvent prier en ce lieu, au milieu de celui qu'elle appelait : " Son bon peuple de St-Roch." Le 17 juin 1821, elle y fit la consécration de Mgr McEachern, premier évêque de Charlottetown. A la mort de Mgr Plessis, on fit, dans cette église, la translation de son cœur renfermé dans un vase de cristal de forme cylindrique.

Le 14 décembre 1825, un service y fut chanté par Mgr Panet, pour le repos de son âme et M. Ranvoyzé, curé de Sainte-Anne du Nord, fit l'éloge funèbre de l'illustre défunt.

En 1845, une conflagration générale embrasa le faubourg St-Roch, parmi les décombres, se trouvait l'église qui en 30 ans était passée deux fois par les flammes.

Heureusement, asile de la prière, tu sais renaître de tes cendres, et, aujourd'hui, comme aux jours de ton fondateur, c'est aux pieds de tes autels que ta chrétienne et laborieuse population vient puiser lumière, force et secours.

Lettre de M. Lafèche, missionnaire,

A UN DE SES AMIS.

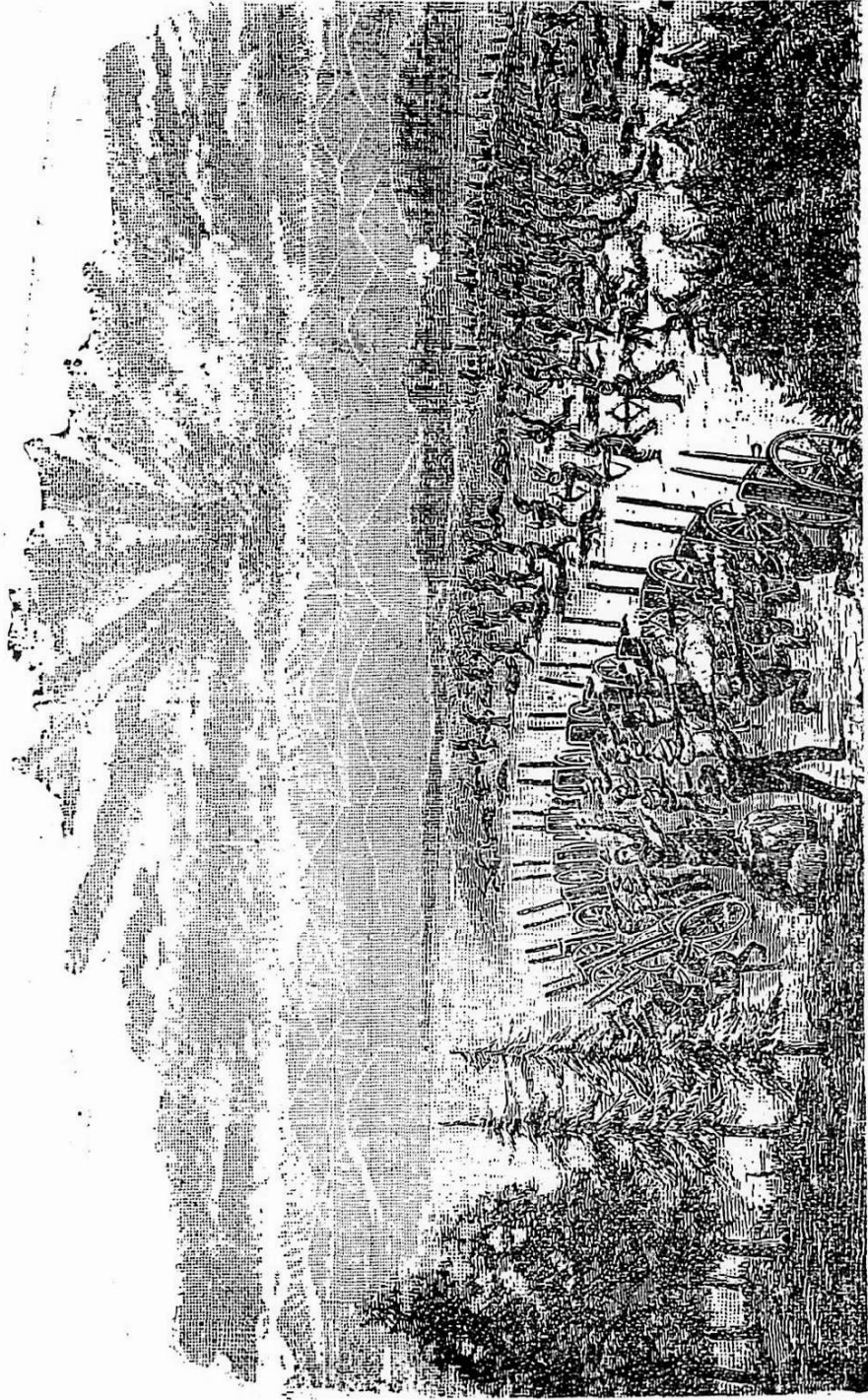
SAINT-FRANÇOIS DE LA PRAIRIE DU CHEVAL-BLANC,

Le 4 septembre 1851.

Mon cher ami.—J'ai éprouvé un bien sensible plaisir en recevant votre lettre du 15 avril, à mon retour de la Prairie... L'année dernière, je pris cette route pour la première fois... Au moment où nous allons camper, nos éclaireurs nous signalent la découverte d'un grand camp des Sioux.— De suite, nous nous mettons à fortifier notre frêle et mouvant rempart de charrettes, et on passe dans les roues des perches que l'on y attache aussi solidement que possible. Sous les charrettes sont creusés des trous, pour y mettre les femmes et les enfants à l'abri des balles ; en dehors de ce cercle, on élève des redoutes en terre pour protéger nos chasseurs, dans le cas où ils se trouveraient trop incommodés par le feu des ennemis. Vous pouvez croire que l'on fit bonne garde pendant toute la nuit.

C'était précisément au moment de la pleine lune et nous pûmes contempler à loisir le spectacle solennel de l'éclipse, que j'avais eu le soin de prédire à mes gens.

“ Pendant que mes amis du Canada observent à leur aise cet admirable phénomène de la nature, me disais je à moi même, me voici donc, moi, forcé d'envisager pendant cette triste et longue nuit une



LE COMBAT DES SIOUX.

mort qui, quoique vue à travers un faible nuage d'incertitude, n'en paraît cependant pas moins horrible." Ah ! mon cher ami, je vous avoue que je fis là mon sacrifice ; car je m'attendais à être le lendemain taillé en morceaux par ces barbares. Humainement, c'était la seule conclusion à laquelle je pouvais arriver. Un camp de 600. loges donnait au moins 6000 guerriers ; et qu'avions-nous à leur opposer ? Environ 80 chasseurs, dont quelques-uns n'avaient pas plus de 12 à 15 ans.

Nous avons un rempart, c'est vrai ; mais quel rempart ! Des charrettes posées l'une à côté de l'autre, pouvaient empêcher nos chevaux de s'enfuir ; mais comment pouvaient-elles nous défendre contre une grêle de balles. Il était donc à peu près certain, qu'il n'y avait aucune chance de salut pour nous ; et sans une protection manifeste de Dieu, la main qui vous trace ces lignes serait maintenant suspendue à une perche, et devenue le jouet des vents, au-dessus d'un tombeau sioux.

Le lendemain, 13 juillet et dimanche, nos éclaireurs aperçoivent les Sioux, qui se mettent en marche ; mais quel nombre ! . . .

. . . Le sort en est jeté, il faut se battre, et il n'y a pas un moment à perdre. " Courage, courage, mes amis, " leur répétais-je, en faisant le tour du camp, " vous voyez que nos ennemis sont nombreux ; " mais aussi vous savez combien ils sont lâches. Souvenez-vous sur- " tout que Dieu est de votre côté et que vous avez un père dans le " ciel, qui voit combien est injuste l'attaque de ces gens contre vous : " battez-vous courageusement, c'est lui qui vous commande de défen- " dre vos femmes et vos enfants, et de protéger vos vies. Mourons, s'il " le faut, mais mourons en braves ; tant que nous aurons un souffle de " vie dans la poitrine, employons-le pour nous défendre."

Qu'en dites-vous, mon ami, n'est-ce pas là joliment faire le général ? Et si le défunt Napoléon Bonaparte m'eût entendu, ne m'aurait-il pas, en passant, jeté quelque croix de la Légion d'Honneur. Je fis en même temps, au nom de tout le camp, un vœu de faire un jeûne solennel et de chanter trois grand'messes.

. . . . Pendant que je faisais le tour du camp, les Sioux l'avaient déjà cerné de toute part et entouré comme d'une ceinture ; leurs balles

se croisent sur nos têtes. Nos chasseurs, habiles tireurs, répondent avec plus de justesse, et accompagnent leurs décharges de cris de joie, qui portent le découragement dans le cœur de leurs ennemis, étonnés d'une résistance aussi inattendue. Bientôt les plus braves de ces lâches ayant reçu leur passe-port pour l'autre monde, les autres ont la prudence de ne pas les imiter, et en conséquence se tiennent à une distance respectueuse. Toutefois on les voit se réunir sur différents points, on les entend pousser leurs cris de guerre, tout en continuant leur feu sans effet.

Ils paraissent vouloir s'organiser et s'avancer en corps jusqu'à nous ; c'est ce que nous craignons d'avantage, car n'étant pas un contre vingt, nous ne pourrions résister corps à corps. La peur l'emporte dans leurs conseils, et ils n'osent approcher, certains que la mort attend les premiers qui ouvriront le chemin. De fait, la brèche qu'ils auraient, pratiquée dans notre faible rempart leur aurait coûté bien cher ; nous étions tous bien décidés à leur prouver qu'un blanc estime sa vie, et qu'il ne la donne pas à aussi bon marché. Chacun avait son couteau à la ceinture, prêt à remplacer le fusil ; et votre ami, qui n'avait pas jugé convenable à son caractère de prendre le fusil, avait décidé qu'au moment suprême, il lèverait sa hache sur la tête du premier coquin qui oserait mettre la main sur sa charrette. Heureusement, il n'en fut pas réduit à cette extrémité.

Après une fusillade d'environ six heures, un des chefs s'écria : " Holà ! guerriers ; nous ne pouvons pas tuer les Français, et ils nous écrasent ; nous ferons mieux de nous en aller. Ils pourraient se fâcher tout de bon ; et alors ils sont capables de se mettre à notre poursuite. " Guerriers, allons-nous en. " Il n'en fallait pas plus pour les décourager ; et vous pouvez croire si cette harangue entendue clairement de notre camp, fit redoubler nos cris de joie.

....Pour moi, dans un succès aussi inespéré, je ne vois qu'une protection étonnante de Dieu. Encore si nous nous en fussions tirés avec une chance ordinaire, en ne perdant que quelques-uns des nôtres. Mais non ! ce bon père a voulu nous montrer d'une manière plus claire

encore, avec quelle tendresse il prôtège ceux qui ont confiance en lui, et qui invoquent son secours par la puissante intercession de Marie. Les Sioux eux-mêmes forcés de le reconnaître, s'écriaient dans le fort de la bataille : " Vous avez avec vous un Manitou qui vous défend. " Pas un seul homme n'a été tué dans notre camp ; trois seulement ont été légèrement blessés. Et cependant des milliers de balles ont traversé, dans toutes les directions, l'espace resserré que nous occupions. Grâce en soient rendues à la divine Providence ! Quant à la perte des Sioux, nous ne la connaissions pas, mais nous l'estimions à une douzaine de morts.

Je vous assure qu'en les voyant partir je me sentis le cœur soulagé. Nous pûmes alors respirer à notre aise, et rôder sur le champ de bataille.

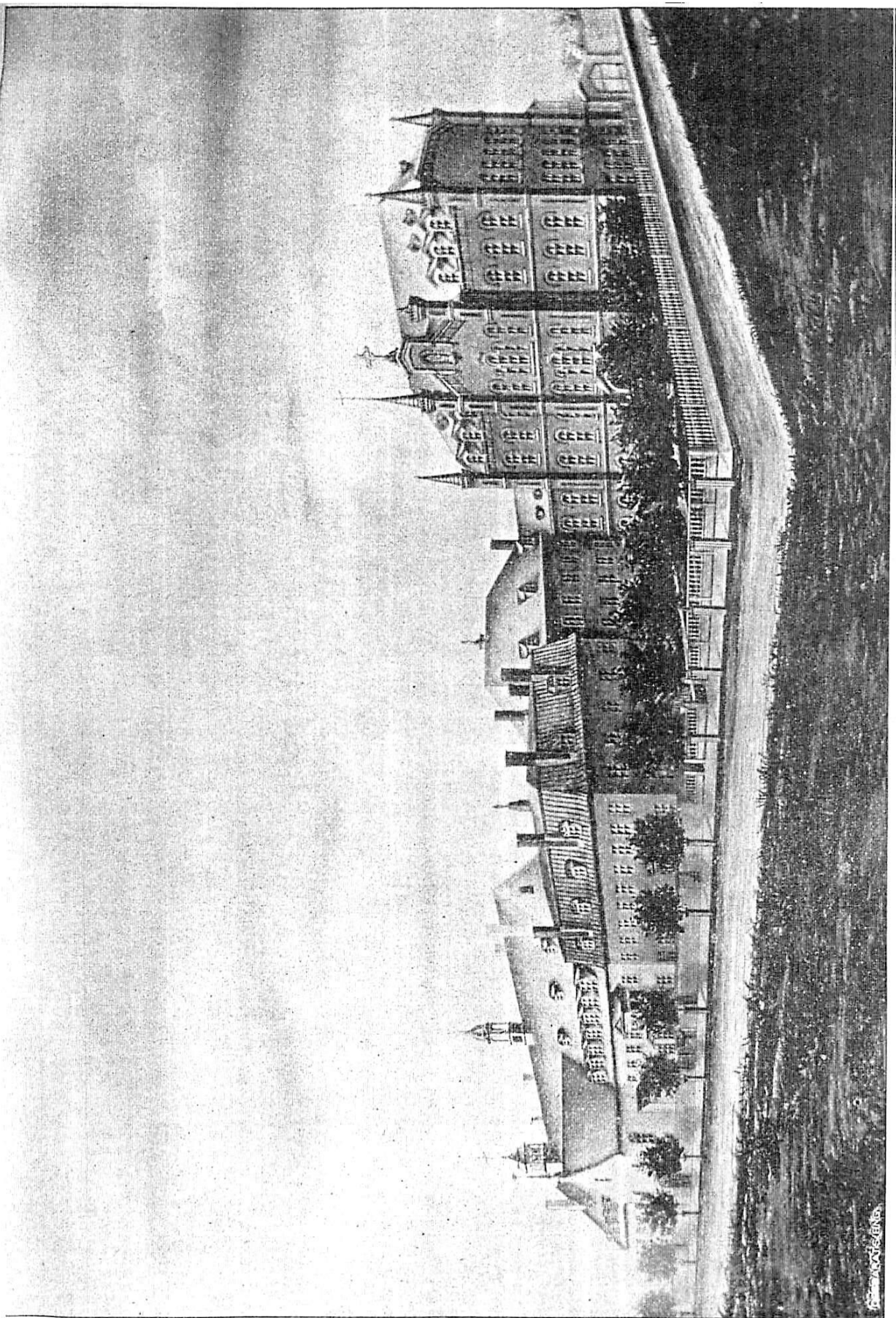
.....

On nous promet l'établissement d'une poste régulière, de 2 mois en 2 mois, entre Pembina et l'*Entrée* ; cette mesure aura l'effet d'élargir notre terre d'exil et de nous rapprocher du monde civilisé. J'en profiterai pour suivre plus régulièrement les affaires de mon bien-aimé pays.....

.....

LOUIS LAFLECHE,

Prêtre missionnaire.



LE MONASTÈRE DES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES.

LE POÈME D'UN SERAPHIN

EN CINQ CHANTS.

COMPOSÉ POUR LES ÉLÈVES DU PENSIONNAT DES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES, À L'OCCASION DES NOCES D'OR SACERDOTALES DE
S. G. MGR LAFLÈCHE.

—Que ne suis-je un ange !

—Et, que ferais-tu, chérie, de tes petites ailes ?

—J'en arracherais bien vite une plume que je tremperais dans l'or pour écrire tout au long la vie de notre saint évêque.

—Ne sais-tu pas, enfant, que ce travail est déjà fait ? Monseigneur a, comme toi et comme moi, un bon ange qui inscrit, au jour le jour, chacune de ses œuvres au livre de vie.

—Oh ! alors, je voudrais lire ce livre. Ange gardien de Monseigneur, viens à notre fête et déroule à nos regards un si beau poème.

(On entend au loin une musique céleste.)

—Petites amies, le voilà ! Il se rend à nos désirs....

L'Ange.—Enfants, votre vœu est légitime : vous voulez connaître la vie pure, belle et pleine de votre Pontife, je suis l'ange préposé à sa gardé. Je dirai les joies intimes de l'âme, les merveilles de Dieu à son égard ; et vous, mes petites sœurs de la terre, vous raconterez ses bienfaits, vous direz sa bonté, sa tendresse. Ensemble, nous composerons un poème dont j'entonne le premier chant.

LE BAPTEME.

Vendredi, le 4 septembre 1818, un nouvel enfant venait de naître. Le Très-Haut me fit signe, je m'inclinai : il m'indiqua mon pupille qui serait bientôt mon petit frère. De mes ailes rapides, je franchis l'espace qui séparait le ciel du beau village de Sainte-Anne. Quelle belle campagne ! (*Le fond de la scène représente l'église de Ste-Anne.*)

Parmi ses plus beaux fruits, cette terre promise,
Voit naître le filleu de saint François d'Asise.

En passant, je saluai l'église de Sainte-Anne. C'était là que mon pupille allait être régénéré. En effet, on le porta bientôt aux fonts sacrés. Coule, onde régénératrice, épands-toi sur son front et qu'aussitôt je voie son âme telle que la désire mon amour.

Nul des parents et des amis ne fut indifférent au bonheur du petit ange. Sous les doigts des élus, les harpes d'or avaient résonné, deux âmes qui venaient de faire pour lui la profession de foi, le regardaient comme leur enfant ; et, des bords de la patrie, saint Louis et saint François penchés vers l'exil disaient : nous serons ses protecteurs.

Pieuse église de Sainte-Anne.

Sur ton front planera sa mémoire,
Sois fière de ton fils qui deviendra ta gloire.

Au retour du saint temple, sa mère baisa le petit élu avec un religieux respect. Désormais, de concert avec le père, cette tendre mère veillera comme moi sur ce cher trésor. (*Décor : la maison paternelle.*)

Ces parents chrétiens embaumaient du parfum de leur vertu le sanctuaire de la famille. Il suffisait de voir ce foyer pour connaître son histoire intime. L'enfant y grandissait craignant de déplaire au bon Dieu qu'il voyait servi avec amour et fidélité par son père et sa mère. Les anges environnaient la demeure patriarcale et ils chantaient.

L'amour filial se développait au cœur du pieux enfant ; jamais il n'a oublié les douces scènes du délicieux printemps de sa vie.

I

" Souvenirs du jeune âge
 Sont gravés dans mon cœur,
 Et je pense au village
 Pour rêver le bonheur.
 Ah ! ma voix vous supplie
 D'écouter mon désir,
 Rendez-moi ma patrie,
 Ou laissez moi mourir "

II

" De nos bois le silence,
 Les bords d'un clair ruisseau,
 La paix et l'innocence
 Des enfants du hameau.
 Ah ! voilà mon envie,
 Voilà mon seul désir,
 Rendez moi ma patrie
 Ou laissez-moi mourir."

Je le conduisis au prêtre qui donnait ses leçons aux enfants de la paroisse. Le bon curé, l'excellent M. Chauvin, ne tarda pas à connaître les riches talents dont son petit ami était doué. Aussi, le prépara-t-il avec bonheur, plaisir et intérêt à sa première communion. L'enfant appelait de ses vœux " le plus beau jour de sa vie."

LE GRAND JOUR.

En s'éveillant le 11 Novembre 1831, mon petit frère tressaillit. Deux cortèges se mirent en marche l'un vers l'autre : Louis-François venait à la rencontre de Jésus, accompagné de sa pieuse mère, de son bon père, des parents et des amis. Le Sauveur descendait du ciel escorté des anges. Lumières, fleurs et encens se confondaient dans le temple.

Allons au banquet divin
 Le Seigneur nous invite à sa table.
 Allons au banquet divin
 Sa chair sera le mets du festin...

Moments heureux, jour d'ivresse, tu fus trop court au gré de l'heureux communiant. Il reçut du confident de ses premières fragilités, de son bon curé, une image de saint Paul. Gravure aimée, que de pieux

souvenirs tu as rappelés au cœur de mon petit ami. Aussi, occupais-tu une place d'honneur au foyer paternel.

J'entends un frôlement d'ailes... Serait-ce un chérubin ? Non, je m'incline en présence de l'archange St-Raphaël.

L'Ange St-Raphaël— Des célestes demeures, j'ai entendu deux premiers chants, le troisième qui a pour titre

LA VOCATION

est inscrit en double aux archives du ciel. Me permettrez-vous de lire, en ce beau jour de fête, la page que dans mon livre d'or, j'ai consacré à votre pupille.

—Chantez, oui ! chantez ! ô bel ange, les vertus de ce pieux Tobie.

—J'étais préposé à la garde du Séminaire de Nicolet ; bien souvent je parcourais les villes et les campagnes pour recruter des sujets que j'introduisais dans l'asile de la science et de la vertu. Un jour, en 1831, je planais au-dessus du village de Ste-Anne de la Pérade ; j'aperçus l'enfant que son ange avait conduit à la table sainte. J'entendis les paroles suivantes échangées entre le curé et votre pupille.

Décor : Le Séminaire de Nicolet.)

—Va au collège, mon fils, c'est là que Dieu te veut et que sa voix t'appelle.

—M'enfermer dans ces murs ?

—Ne crains rien, mon enfant, ce nid d'amour n'est si bien fermé du côté d'en bas que pour être mieux ouvert du côté du ciel. L'enfant fut fidèle à la voix du pasteur.

Toutes les pierres du Séminaire de Nicolet, qui fut le berceau de sa jeunesse lévitique, sont empreintes pour lui de quelques souvenirs. Les plus douces et les plus fortes émotions de son adolescence se rattachent au sanctuaire de la chapelle, où il est venu si souvent répandre son âme et son cœur. C'est là qu'au mois de mai 1832, il fut confirmé par Mgr Signay.

Le temps marchait. Quelle perspective allait s'offrir au jeune homme? Ce fut à l'écart et dans la solitude, au pied de l'autel et en face de son éternité qu'il reçut de moi le secret qu'il avait jusque-là poursuivi de ses vœux. Je me reporte vers 'ce temps et je le vois encore prier avec ferveur la divine Marie : il lui confie ses élans, ses désirs pieux. Il voudrait avoir la flamme des anges, la fidélité des vierges, le zèle de l'amour unis au courage du martyr. Je vous laisse, ange tutélaire de Monseigneur, le bonheur de redire les joies ineffables, les sublimes transports du jour de l'ordination. (*Décor : la Basilique de Québec.*)

L'Ange Gardien :—C'était à Québec qu'il devait recevoir les ordres sacrés. Il passe par sa paroisse natale, mais tout absorbé dans sa prière, il n'a pas un regard pour la maison paternelle ; il a tout quitté pour Dieu, et son âme déjà tout en feu s'élançe au sacrifice. Il peut dire avec le poète : (1)

Demain, je gravirai les degrés de l'autel,
 Je tiendrai dans mes mains le fils de l'Éternel.
 Vêtu de l'aube blanche et de l'étole sainte,
 Et le cœur frémissant d'une indicible crainte,
 J'élèverai vers Dieu mes regards effrayés,
 Pour la foule immobile et priant à mes pieds.
 Je sentirai les traits de ta brûlante flamme,
 Ton amour, tes ardeurs et ces divins élans
 D'un coupable qui vient baiser tes pieds sanglants.
 Je te présenterai le calice sans tache
 Où sous l'aspect du vin ton sang béni se cache,
 Et je te l'offrirai ! Du céleste séjour,
 Descendant à ma voix, guidé par ton amour,
 Tu prêteras l'oreille à mon humble prière ;
 Et de ta majesté voilant le sanctuaire,
 Dans un nuage pur de fumée et d'encens,
 Tu viendras habiter dans les cœurs innocents !
 Aux hymnes des mortels, à la douce harmonie
 Des orgues célébrant ta splendeur infinie,
 Les anges s'uniront dans de pieux transports
 Et feront retentir leurs sublimes accords.
 Ah ! je ressens déjà la vertu de ta grâce :
 Du monde à mes regards le tourbillon s'efface,
 C'est un Dieu que je vois, c'est un Dieu que je sens !
 Il pénètre mon âme et ma vie et mes sens !
 Il repose en mon cœur ! célestes voluptés !
 Sous la voûte du temple, ô séraphins, chantez !
 Chantez ! d'un pur amour mon âme est enivrée :
 Je veux vivre et mourir dans l'enceinte sacrée.

(1) J. Marbeuf.

Le 7 janvier 1844, jour où Mgr reçut les saints ordres et fut placé par Mgr Turgeon parmi les princes du peuple de Dieu, je fus le premier à tomber à ses pieds et à lui baiser les mains. Ces mains qui venaient de recevoir un caractère sacré étaient resplendissantes.

Dans l'après-midi, le jeune prêtre chanta les Vêpres et entonna l'antienne *Ante luciferum*.

Ce beau jour devait avoir un beau lendemain. Le nouvel élu se dirige vers l'église de St. Roch de Québec où il chante sa première messe qu'il offre pour la Propagation de la Foi. (*Décor : l'église de St-Roch de Québec.*)

Le cœur de Mgr Plessis a dû tressaillir en ce moment. Le grand prélat n'a-t-il pas prié avec le nouvel élu et ne lui a-t-il rien communiqué de son amour de l'Eglise et de la patrie ?

Nommé vicaire à St. Grégoire, le jeune prêtre s'y montra digne ministre de Jésus-Christ. Ce fut le jour de l'Annonciation qu'il donna son premier sermon, qu'il usa du glaive de la parole dont il devait faire dans la suite un si bel usage.

LE MISSIONNAIRE

Au loin, à la Rivière Rouge, les anges de ces peuples encore assis à l'ombre de la mort se tournaient vers le jeune prêtre qui les entendait lui crier : Au secours !

Ce cœur généreux ne résista pas à ce pressant appel ; il fut transformé en un vaillant apôtre et il me dit : Allons ! C'était le 24 avril 1844. Il avait dit adieu à sa bonne mère, à Champlain, où il avait été invité à chanter la grand'messe quelques semaines auparavant. C'était la dernière fois qu'il voyait ici-bas cette mère aimée. Le 14 novembre 1846, elle rendra pieusement à Dieu sa belle âme, laissant après elle au cœur des siens, mais surtout de son fils le plus aimé, ce vide immense et irréparable que rien ne peut combler.

Le missionnaire, en s'éloignant du sol natal, jette un long regard sur cette terre qu'on nomme la patrie et qui tient tant de place dans une âme.

Le bonheur intime, les joies surnaturelles du fervent apôtre ont été écrites par lui-même, au moment d'un doux épanchement dans le cœur d'un ami sincère :

Rivière Rouge, 3 janvier 1845.

“ Mon cher Thomas.—Voilà déjà une année que j'ai quitté le collège, et bientôt neuf mois que je n'ai pas eu de nouvelles du Canada. Je t'avouerai dans toute la sincérité de mon âme que ce temps, qui aurait dû me paraître si long, s'est écoulé comme un songe : J'en suis tout surpris, je m'attendais presque à trouver ici des années éternelles. Comment se fait-il donc qu'en voilà déjà une de passée avec autant de bonheur et plus de rapidité qu'aucune de celles passées dans le sein de ma famille ou au milieu de mes bons amis du collège ? Grâce en soient rendues à notre Dieu dont la douce Providence qui a des vues si fort au dessus de nos prévisions humaines, sait toujours proportionner le fardeau aux forces de celui à qui elle l'impose.

“ Au lieu des chagrins et des ennuis auxquels je m'attendais, elle a bien voulu m'y faire trouver une paix, un bonheur qui m'était en quelque façon inconnu jusque là. A la vérité, j'ai bien eu quelques moments sombres, mais beaucoup moins que tu ne le penses. Ils n'ont été que l'assaisonnement du bonheur que j'éprouve ici. C'est ainsi que le bon Maître que nous servons se plaît à récompenser son serviteur, malgré ses infidélités continuelles. Connaissant ma faiblesse, sa bonté paternelle ne m'a donné jusqu'à présent que les travaux que peut supporter un enfant, me réservant les grandes épreuves pour le temps où j'aurai grandi, où je serai devenu plus fort dans son amour. Il faut donc que je me hâte, que je marche à grands pas dans le chemin de la vertu, puisque je ne suis encore qu'au commencement. Ah ! que je regrette à présent tant de moments précieux dont j'aurais pu profiter pour prendre de l'avance.

“ Lève donc au ciel tes mains, adresse-lui tes prières ardentes, conjure-le d'accorder à ton ami de réparer tous ces moments si précieux, s'il est possible, par sa fidélité à bien employer ceux qui lui restent.

“ Cependant de quelque nature que puissent être les épreuves que le ciel me réserve, je n'en suis point effrayé ; les marques que j'ai eues jusqu'à présent de sa bonté sont pour moi le plus sûr garant qu'il ne me laissera pas succomber.

“ Ah ! mon cher Thomas, que nous servons un bon maître, qu'il traite avec douceur, qu'il récompense avec générosité, même dès à présent, ses serviteurs ! Remercie-le donc pour moi de ne m'avoir pas laissé succomber sous les efforts qu'il m'a fallu faire pour rompre les liens de la chair et du sang, et surtout de l'amitié qui me retenaient encore si puissamment attaché, lorsqu'il m'a appelé à la vie de missionnaire. Je te l'avoue, j'ai eu de rudes assauts à soutenir, et je me voyais engagé comme malgré moi à la mission de la Rivière Rouge. Une force invisible m'y poussait contre ma volonté. Heureux de ne m'être point raidi contre son impulsion. ”

.....

“ Nous étions sur le lac Supérieur. La veille de la Pentecôte un orage épouvantable vint nous assaillir au moment où nous campions. Heureusement qu'une petite baie qui s'enfonçait entre deux montagnes, nous mit à l'abri du coup de vent qui l'accompagnait. Mais la foudre en se brisant sur les flancs de ces montagnes, faisait un bruit épouvantable. On en fut quitte pour une aspersion un peu copieuse. Quelques heures après, une petite brise du nord chassait tous les nuages ; les vagues encore agitées dans le large s'en venait lentement dans le fond de notre baie expirer avec un doux mugissement sur un beau rivage de sable : la lune dans sa modeste clarté, nous laissant voir les beautés du ciel. nous découvrait en même temps les merveilles de la nature qui abondaient en ce lieu ; la température était des plus agréables, en un mot, tout concourait à faire de cette nuit délicieuse, une nuit de méditation. Il est plus aisé de sentir que de rendre les divers sentiments qui agitaient mon cœur pendant les quelques heures que je passai à me promener sur ce rivage enchanteur. Mon âme était plongée dans cette douce mélancolie qui n'a rien de sombre ; je me voyais dans les forêts à plus de 200 lieues de ma patrie. Ma pensée, mes désirs, mes regards se portaient vers elle ; je savais qu'à cette heure mes bons parents,

mes chers amis étaient plongés dans les douceurs du sommeil. Peut-être même quelqu'un d'eux, dans un rêve agréable, me voyait-il errant sur ce rivage solitaire, peut-être était-il à mes côtés et s'entretenait-il avec moi ; et ce quelqu'un était peut-être toi, mon cher Thomas. De là, me transportant au sanctuaire, j'y voyais les autels pompeusement parés pour la graude solennité du lendemain. J'y entendais d'avance les chants majestueux, les sons harmonieux qui se succédaient et s'unissaient tour-à-tour pour élever l'âme à Dieu. Tantôt me rappelant la foudre et le vent qui, un instant auparavant, avaient porté le trouble et l'horreur en ces lieux, j'aimais à y voir l'image d'une âme qui, arrachée au trouble et à la tyrannie des passions a enfin trouvé la paix et le bonheur dans son union avec Dieu. Mais c'était surtout quand je portais mes regards vers le ciel que mon âme se sentait pour ainsi dire transportée hors d'elle-même ; là, je voyais le port vers lequel nous tendons, à travers la mer orageuse de ce monde. J'y voyais, dans la jouissance et au comble du bonheur tant de saints missionnaires qui, dans les jours pénibles de leur navigation, de leur pèlerinage avaient fait entrer dans la barque du salut, au risque de leur vie, tant de malheureux aux prises avec l'enfer, et les avaient conduits heureusement au même port et au même bonheur. Ils me montraient leur chemin, ils m'invitaient à les suivre. Dans ces moments, il semble qu'il n'y a rien qui puisse arrêter, rien qui puisse coûter. Oh ! mon cher ami, te dire combien ces moments de douce rêverie ont de douceurs et de charmes pour l'âme !... Oui, ils dédommagent, ils récompensent amplement des petites misères et des privations que l'on a à endurer. Mais si ces moments sont délicieux, ils sont de peu de durée, et nous font voir que l'on n'a pas de bonheur permanent à espérer ici-bas."

CHANT :

*L'ANGE DU MISSIONNAIRE**(Imité de l'Ange de la Patrie.)*

L'ANGE :—Je t'ai présenté le calice
 Dont le Sauveur pressa le bord,
 Mais après l'horreur du supplice,
 Après le sanglant sacrifice
 Un jour, tu reviendras au port.

LE MISSIONNAIRE :—Ange, merci, ta voix m'enflamme,
 De mon bras seconde l'effort :
 Avec la croix sous l'oriflamme,
 Dieu le veut ! Oui nous vaincrons encor :

CHŒUR DES ANGES.

Grâce à ton ministère,
 Prêtre, la terre entière
 A ton sceptre est promise :
 Non, non, pour toi, point de trépas !
 Ainsi que sa mère l'Eglise
 Le missionnaire ne meurt pas.

—Quand le messenger du salut atteignit enfin la Rivière-Rouge, les anges des peuples de ces contrées volèrent à sa rencontre : “ Il sera disaient-ils, notre consolateur et notre aide.” C'est à lui que revient la gloire d'avoir le premier traduit le PATER NOSTER dans la langue de ces peuples.

Je ne puis, enfants, vous redire le prix de ces quatorze années si fécondes en mérites et en vertu.

Pour soutenir le courage de mon héros, je multipliais les consolations. Quand retenu dans sa cabane par la douleur, cloué sur un mauvais grabat par la souffrance, le confesseur redisait les psaumes de la captivité, je lui répondais par ceux de la délivrance et de la félicité.

Cette Eglise lointaine avait pour père, Mgr Provencher, vénérable vieillard qui avait blanchi au service des autels. Vétéran de l'épiscopat, il voyait venir le terme de ses années, il entrevoyait l'immortel Sion, et c'était sans amertume, car il s'appuyait sur le fils que Dieu lui avait donné dans sa vieillesse. Il voulut en faire son coadjuteur ; l'humilité de ce dernier s'y refusa.

Les jours du missionnaire sont comptés ; un autre champ de labeur s'offre à son zèle. Nicolet bénéficie de son expérience, de ses talents, de ses vertus, de sa science. Puis, Trois-Rivières le réclame dans son sein. Il est grand vicaire et devient Evêque et coadjuteur de Mgr des Trois-Rivières.

Décor : La Cathédrale des Trois-Rivières.)

*Une Elève :—*Cette page, je la connais. Laissez-moi, bel ange, redire ces souvenirs si chers à nos cœurs.

Monseigneur, la voix éloquente qui vous adressa au jour de votre consécration épiscopale, les félicitations de votre peuple s'est éteinte. Mais ne pouvons nous justement présumer que celui que vous vous êtes souvent plu à nommer votre frère, celui qui fut notre PÈRE, le regretté Mgr Caron, intercède là haut pour le Pontife qu'il a tant aimé, et si justement vénéré ? Oui, du ciel, ce bien aimé Père s'associe aux acclamations du cloître et sa prière appuie nos humbles vœux.

1870 a vu Mgr d'Anthédon au nombre des Pères du concile du Vatican. C'est à Rome qu'il apprend sa nomination comme évêque des Trois-Rivières. Les diocésains aimaient leur jeune Pasteur. Celui-ci de son côté allait leur montrer comment un évêque aime son peuple et sait le diriger dans les voies du salut. Sa parole est une puissance.

Dans toute la Province on acclame l'orateur. Actes généreux, œuvres utiles, héroïques sacrifices, le Pontife a tout accompli pour le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu.

Il ne prodigua jamais l'encens aux opulents, aux grands de la terre ; il n'abaissa jamais sa croix, mais il la porta toujours fièrement quoiqu'elle fût parfois très lourde pour ses fortes épaules. Il a combattu les combats du Seigneur. Aujourd'hui, il est encore dans l'arène et nul ne fait parler à l'Évangile un langage plus fier.

Les traces de notre saint évêque sont dans tout ce qui intéresse le Canadien-français. Il prêche autant par ses exemples que par ses discours ; il montre le devoir —laissant à Dieu le succès.

Le 25 février 1892 a illuminé le ciel de l'Église trinitaire d'un

éclat argenté. Monseigneur venait de compter 25 ans de travaux sans relâche, de luttés sans merci.

Sa Sainteté Léon XIII lui décerna, en ce beau jour, le titre d'évêque assistant au trône pontifical.

Les solennelles manifestations de ces fêtes furent un baume pour le cœur ulcéré de notre dévoué Prélat, elles enflammèrent son zèle, et ce fut avec une ardeur plus vive encore, qu'après cette halte si douce, il se relança dans la mêlée, où il combattait depuis 25 ans.

L'Ange du Monastère :—C'est à moi de dire ce que Monseigneur a été pour les Ursulines : un PÈRE dans toute l'acception du mot. Ces jeunes vierges aux blanches livrées, c'est Monseigneur qui les en a revêtues, ces religieuses plus anciennes, c'est Sa Grandeur qui a reçu leurs vœux, et ces enfants confiées à leurs soins, c'est lui aussi qui les visite, les encourage et les bénit. Du ciel, sainte Ursule et sainte Angèle veillent sur les jours du pieux Pontife ; elles entendent les désirs des recluses du cloître demandant au Sacré-Cœur de reconforter ses vieux jours, de faire en sorte que le soir de sa vie soit serein, et que longtemps encore le monastère bénéficie de sa paternelle bénédiction. Elles mêlent en ce moment les accords de leur lyre aux modestes concerts du cloître.

(Tableau — Les joies du jubilé dans Sion.)

